

Ce numéro contient :  
LA PETITE ILLUSTRATION (nouvelle Série-Roman) : LA CHAIR ET L'ESPRIT, par Henry Bordeaux (2<sup>e</sup> partie).

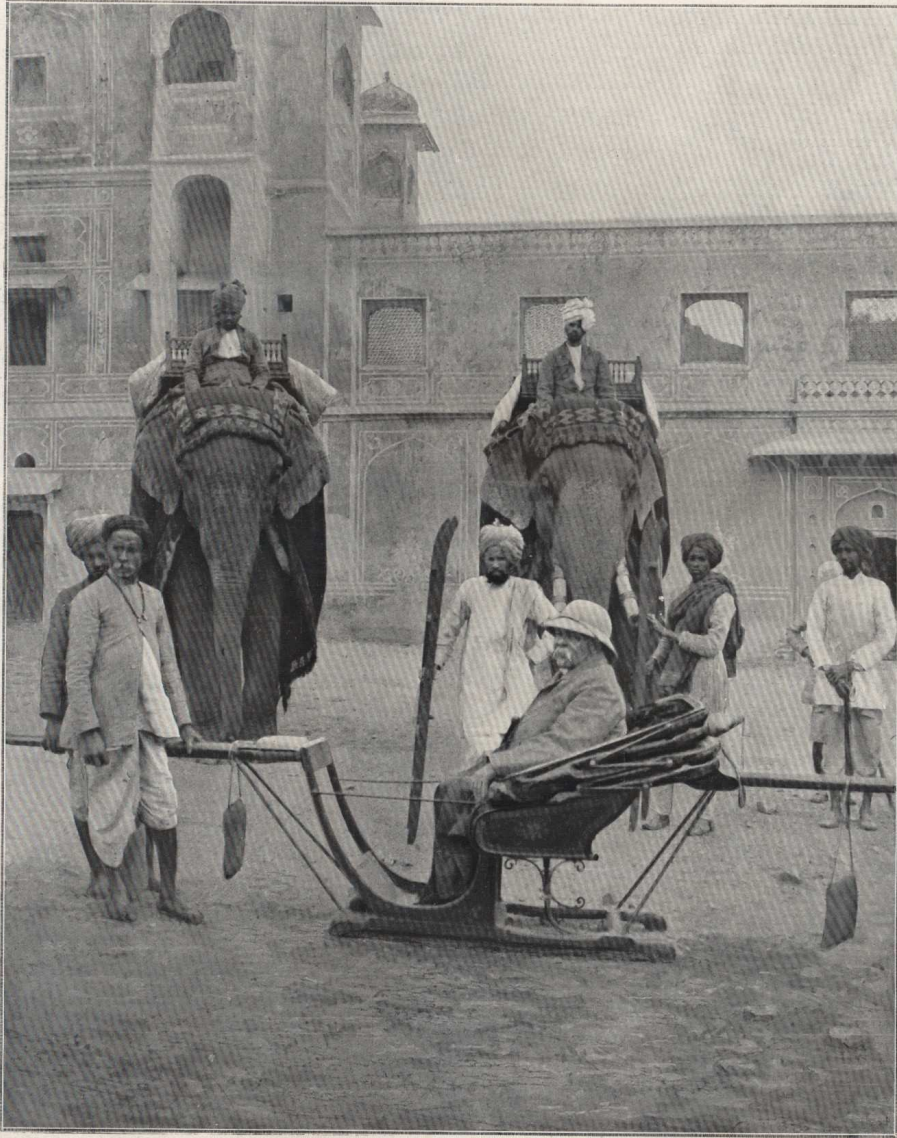
# L'ILLUSTRATION

RENÉ BASCHET, directeur.

SAMEDI 19 MARS 1921

79<sup>e</sup> Année. — N<sup>o</sup> 4072.

Maurice NORMAND, rédacteur en chef.



M. CLEMENCEAU CHEZ LES MAHARADJAHS  
Devant le palais d'Amber, à Jaipur, dans l'État de Radjpoutana.

Phot. de M. Enrique Wulff. — Voir l'article, page 255.



Déblaiement d'une piste.



Canon de 77 en position.

DEUX PHOTOGRAPHIES QUI PERMETTENT DE SE FAIRE UNE IDÉE DE CE QUE FUT LA CAMPAGNE D'HIVER DE NOS TROUPES DEVANT AÏNTAB

### LA FIN DES HOSTILITÉS EN CILICIE

Les hostilités sont terminées en Cilicie entre les Français et les troupes kémalistes. Le 11 mars, à Londres, à 5 heures du soir, un accord a été signé par M. Briand et le représentant de Moustapha Kemal pacha, Bekir Sami bey. Aux termes de cette convention, la Cilicie sera évacuée par nous dans le délai d'un mois et les districts d'Ourfa et d'Aïntab feront retour à la Turquie. Mais la France acquiert la propriété du chemin de fer de Bagdad, les Turcs renoncent à toute revendication sur Alexandrette et d'importants avantages économiques nous sont concédés. Ainsi prend fin une expédition militaire coûteuse, que nous n'avions entreprise qu'à notre corps défendant et pour garantir la sécurité de la Syrie française. Le dernier fait d'armes de cette campagne aura été la prise d'Aïntab. Le retentissement de cet événement a sans doute influé sur les dispositions conciliantes des kémalistes. Dans son numéro du 19 février, L'Illustration a relaté comment la ville turque a capitulé, après un siège de six mois, poursuivie dans des conditions très difficiles, sur un plateau d'une altitude moyenne de 1.000 mètres, où le froid, en janvier, atteignait  $-12^{\circ}$ , et la neige une épaisseur de 45 centimètres. Une nouvelle correspondance particulière nous est parvenue depuis. Elle ajoute à notre précédent récit des renseignements complémentaires accompagnés d'intéressantes photographies. Nous publions aujourd'hui cet épilogue d'une lutte qui fut vive, mais entre adversaires qui estimaient mutuellement leur courage et leur valeur.

#### LA CAPITULATION D'AÏNTAB

Le 11 août 1920, la petite garnison française d'Aïntab, bloquée par les Turcs et violemment attaquée depuis le 29 juillet, est dégagée par une forte colonne de secours qui assiège à son tour la ville.

2.000 réguliers et 1.500 irréguliers sont refoulés dans le quartier turc où ils



Au collège d'Aïntab : un dépôt incendié par le bombardement turc.

organisent la résistance avec cette science consommée de la fortification qui a, de tout temps, caractérisé le soldat turc. La défense est menée avec la plus âpre énergie ; toutes nos attaques, tous nos coups de main se heurtent à la vigilance des assiégés, jamais prise en défaut, et provoquent les réactions les plus violentes. La ville est aux ordres d'un chef kémaliste de grande fermeté (Euz-Démir, nom de guerre qui signifie en turc : « pur fer ») qui sait maintenir chacun à son devoir et qui n'hésite pas à réprimer durement les défaillances causées par la vigueur du bombardement français ou par les craintes de famine.

A l'extérieur, l'ennemi multiplie ses actions pour dériver Aïntab : attaques de nos lignes d'investissement, bombardement de nos positions par une artillerie qui se renforce sans cesse et qui comprend de nombreuses pièces lourdes (105 et 150), harcèlement continu de nos positions, attaque de nos convois, diversions puissantes jusque dans les régions d'Alep, Killis, Antioche, Lattaquié. Des renforts turcs arrivent de toutes parts : des fronts d'Anatolie et de Cilicie, du front d'Arménie, des régions à l'Est de l'Euphrate ; à partir de novembre 1920, trois divisions turques sont identifiées aux environs d'Aïntab.

Vers le milieu de novembre, l'arrivée à Aïntab de la colonne Goubeau permet de resserrer les mailles de l'investissement et d'intensifier la pression du bombardement, pendant que des groupes mobiles poursuivent les forces kémalistes qu'ils

refoulent d'une part jusqu'au delà de l'Euphrate (à l'Est de Biridjik) et, d'autre part, vers le Nord-Ouest jusqu'à mi-distance entre Aïntab et Marasch. La ville d'Aïntab continue néanmoins sa résistance farouche.

Mais une grande partie de la colonne Goubeau doit quitter Aïntab vers la mi-décembre pour aller opérer dans le territoire des Alaouites, où viennent d'éclater de graves désordres. A partir de ce moment, l'effort des Turcs va se déplier autour d'Aïntab, effort qui sera d'autant plus dur à briser que nos troupes, inférieures en nombre et déjà exténuées par une lutte ininterrompue de plus de dix mois, sont placées dans de très mauvaises conditions, souffrent du froid, de la neige, d'un ravitaillement précaire et sont obligées de faire face de tous côtés.

Les Turcs exécutent des attaques en masse (20 décembre, 22 décembre, 27 décembre), précédées et accompagnées de bombardements très nourris ; la consommation d'obus turcs, notamment des obus de gros calibre, dépasse les prévisions les plus pessimistes (près de 4.000 obus pour cette dernière dizaine de décembre, chiffre énorme qui souligne l'effort accompli par les Turcs dans une région très accidentée où les transports se font à dos de mulet ou de chameau).

Néanmoins, toutes ces attaques échouent, brisées par nos troupes dont la ténacité et l'esprit de sacrifice forcent l'admiration. Nos pertes sont sensibles, mais celles de l'ennemi sont des plus lourdes et provoquent bientôt chez lui un profond découragement. Renonçant aux attaques massives qui n'ont pas donné les résultats escomptés, les Turcs se résignent, pendant le mois de janvier 1921, à attaquer nos convois venant du Sadjour par des pistes que la rigueur du temps rend très difficiles. Le 18 janvier notamment, 5.000 Turcs, appuyés de 12 canons, attaquent avec un acharnement inouï l'un de nos convois qu'ils essaient, à toute force, d'enlever. Après une âpre bataille qui dure près d'un jour et demi et qui a comporté plusieurs assauts turcs et de nombreux corps à corps, le convoi est dégagé par une colonne de secours prélevée sur les troupes de siège et il atteint Aïntab à peu près complet.

La fin de janvier et les premiers jours de février ne sont plus marqués que par de vaines tentatives de sortie effectuées presque toutes les nuits par les troupes assiégées. Les forces turques de l'extérieur ne participent à ces affaires que par leur artillerie et par quelques démonstrations d'infanterie peu vigoureuses.

Le moral de l'ennemi est brisé, les provisions de la ville turque s'épuisent, l'heure de la capitulation a sonné.

Le 8 février, des parlementaires apportent au commandant des troupes françaises des offres de soumission.

La capitulation est signée le 9 février : les vainqueurs se montrent généreux, selon la noble tradition française ; les conditions sont douces et ouvrent la voie à l'exécution du mandat bienveillant que la France va pouvoir enfin remplir.

Le drapeau français est hissé sur la citadelle d'Aïntab ; de toutes les collines environnantes, des milliers de soldats se lèvent et saluent avec une émotion indi-



Arrivée des parlementaires au P. C. français d'Aïntab pour signer la capitulation.

cible : on sent flotter l'âme immortelle de la France au-dessus de cette ville en ruines, l'âme des Croisés morts sur cette même terre il y a mille ans, l'âme sublime des frères d'armes qui reposent dans les cimetières du fond de la vallée et dont la glorieuse sacrifice a préparé ce jour de victoire, l'âme des Grands Soldats de la Guerre qui vient dire aux anciens camarades et aux jeunes de la classe 1919 : « Bravo, les gars ! bravo les petits ! nous sommes fiers de vous ; vous êtes des nôtres ! Gloire à vous ! »

G. DE L.